



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

GAGELIN.

Nous avons entendu une conversation entre deux femmes que leur tact, leur goût et leur élégance ont fait, en quelque sorte, les arbitres de la mode. Nous écoutons avec d'autant plus d'intérêt, que cette époque est une de celles où l'on s'occupe activement de sa toilette, c'est la transition de l'automne à l'hiver. On agitait la question des *pardessus*, qui font concurrence obligée au cachemire, et la conclusion a été qu'il faut *indispensablement* en avoir cinq. Cinq! direz-vous, c'est exorbitant pour un budget! Vous allez voir qu'on n'en peut rien rabattre.

D'abord, un manteau en soie, très-simple et très-ouaté pour voyage et *tout-aller*; un

châle-mantelet en satin noir, avec passementerie de Sorré-Delisle¹ pour le matin; un pardessus en velours garni de zibeline pour les jours de grand froid; un en velours de couleur, avec dentelles noires pour visites; celui doublé de fourrure pour la voiture, le soir; sans préjudice des sorties de bal, et des *cazawecks* du coin du feu.

Tout cela n'est-il pas rigoureusement utile? C'est surtout irrésistible quand on a vu, chez Gagelin², les formes, les coupes et les ornements de ces divers pardessus. Ils sont variés à l'infini, et ont tous un cachet de nouveauté délicieux; l'assortiment en est d'une recherche et d'un complet incroyables. Indépendamment de ceux en velours richement ornés, il y en a de plus modestes, dont la simplicité est ravissante:

¹ Place de la Bourse, 31. — ² Rue Richelieu, 93.

Le *Louis XV*, aux larges parements; le *mousquetaire*, seyant et coquet; le *pardessus duchesse*, riche et grandiose; le *manteau puritain*, en velours noir magnifique, d'une forme charmante; le *hongrois*, couvert de ces belles fourrures de Gon¹, qui se retrouvent dans toutes les plus élégantes créations de la saison; enfin tant de choses séduisantes et si bien appropriées à toutes les toilettes et à toutes les fortunes, qu'en vérité il faut en avoir cinq (pas de fortunes, bien entendu).

— Quant aux étoffes, on sait que Gagelin a ses dessins et sa fabrication à lui; donc, on ne peut les trouver ailleurs, ce qui est déjà un immense mérite. C'est dans sa maison seulement qu'on peut admirer les soieries Pompadour qui auront les honneurs de l'hiver. Elles ne peuvent guère se définir qu'en disant que c'est le plus heureux assemblage de mat et de satiné, de nuances, de dessin, de souplesse. Rien de frais et de délicieux comme le *Pompadour* fond blanc, semé de petits bouquets détachés et tous différents les uns des autres. Pour grande soirée, la moire antique brochée est de grand effet, comme l'étoffe du *Liban*, dont le feuillage sauvage et épais se détache admirablement sur un fond de couleur tendre.

— Si nous passons aux tissus plus modestes, nous trouvons dans le satin de Chine une innovation heureuse pour les robes de fatigue. Il remplace le mérinos, qu'il surpasse en finesse, et a plus de soutien que les autres étoffes en laine; puis les flanelles de toutes sortes et les châles de fantaisie variés à l'infini.

Ce qui n'est point *fantaisie*, mais bien de tout temps, et toujours de mode, c'est le cachemire. Gagelin en a un assortiment très-remarquable; les plus beaux tissus de l'Inde, avec leurs arabesques gracieuses, tout en conservant l'originalité locale des châles longs qui drapent avec majesté, et le châle carré, si splendide qu'on ne sait auquel donner la préférence.

A l'affluence de visiteurs et d'acheteurs qui se pressent dans ses magasins, nous avons constaté avec joie que le besoin du luxe et de l'élégance renaît dans notre beau

pays, et que les femmes ne seront pas les dernières à y payer tribut.

— On portera beaucoup de capotes cet hiver; nous pouvons d'autant mieux l'affirmer, que presque tous les chapeaux de M^{me} Desboroff¹ sont en capotes, et que la haute clientèle de cette maison fait loi en fait de modes. Nous citerons ses capotes de satin, d'une forme charmante, dont la passe est presque entièrement couverte de rangées de petites blondes blanches ou de couleur. Ses capotes en velours, ornées de petites plumes, ou d'une seule, couchée et tournée, de deux couleurs; des chapeaux en velours plein, à couleurs tendres, blanc, rose, écru, seront de très-bon goût.

On a déjà remarqué, aux Italiens, les coiffures de M^{me} Desboroff, par leur légèreté et leur élégance. Il en est une, surtout, qui nous a frappé par sa distinction, sa grâce et le charme qu'elle donne à la physionomie; on l'appelle *l'élégante*, et ce nom est bien donné, car l'élégance se compose moins des objets en eux-mêmes que du *je ne sais quoi* qui les caractérise. Aussi *l'élégante*, qui n'est composée que d'un peu de tulle et de fleurs, sera encore distinguée au milieu d'une profusion de diamants et de dentelles.

Les coiffures de M^{me} Desboroff sont, en général, formées de guirlandes et de bouquets d'une beauté merveilleuse. Nous avons admiré ses demi-turbans *algériens*, qui, placés très en arrière et retombant de chaque côté, accompagnent merveilleusement bien les bandeaux.

— Nous suivons avec intérêt les innovations de M^{me} de Baisieux², parce qu'elles nous indiquent avec certitude ce qu'il y aura de mieux dans cette saison.

Ainsi, on ne peut rien imaginer de plus distingué qu'une robe en moire antique, corsage à la Raphaël orné de dentelles noires, avec une berthe *résille* d'un genre tout nouveau; ou bien encore, une robe en grenadine cit-on ornée de cinq volants brodés et festonnés, avec la berthe coupée sur les épaules et séparée par un bouquet d'œillets et de raisin noir.

Une robe gros grain rose, dont les volants

¹ Rue Vivienne, 18.

² Rue Luxembourg, 35. — ³ Rue Sainte-Anne, 44.

sont formés d'un ruban rose à bord de gaze noire, ce qui tranche d'une manière très-piquante; la berthe y est assortie, fermée avec un bouquet de roses panachées et raisin vert, ainsi que la guirlande pour les cheveux; une robe essentiellement Pompadour était en taffetas rose, couverte de volants en dentelles, attachés par des *flots espagnols* posés en échelle.

Beaucoup de robes en velours de couleur, corsage montant, et, pour le soir, en velours épinglé, nuances tendres; ces robes se garnissent en dentelle et, le plus souvent, avec des ornements de fantaisie, dus à l'invention toujours fraîche et charmante de M^{me} de Baisieux.

— La coquetterie de la chaussure est une de celles qu'on n'a jamais abandonnées; les robes se portent plus courtes pour bien faire valoir les petits souliers que Caux¹ a remis à la mode, et les bas transparents et brodés. Ces souliers sont en étoffe pareille aux robes; pour le matin, nous recommanderons ses bottines qui, lacées ou à boutons, dessinent le pied si parfaitement. N'oublions pas les pantoufles en velours à larges bouffettes, les mules doublées de taffetas rose et les moelleuses *douillettes* en satin blanc. Les envois que Caux fait à l'étranger témoignent de l'importance qu'on attache à la réputation des Parisiennes, d'être toujours admirablement chaussées.

PLANCHES DE TRAVAUX ET PATRONS.

1^o Patron de capuchon avec pèlerine, remplaçant une sortie de bal. Ce capuchon, dont la forme est simple et coquette, se fait généralement ouaté et piqué.

On ne doit pas oublier de faire en premier les pinces de l'encolure. Cette forme exige deux baleines, une au bord et une au milieu de la passe. Ces deux baleines doivent finir carrément à la hauteur du menton et laisser souple le bas du capuchon.

2^o Un capuchon, également avec pèlerine, pour enfant du premier âge. La pèlerine doit être ouatée et piquée plus épaisse que le capuchon, et à carreaux plus grands. Nous voyons souvent dans des layettes très-élégantes, des dentelles ajoutées aux pèlerines; en grandissant le patron dans ces proportions, on peut s'en servir même pour un enfant d'un an. Un bonnet ruché en petit ruban mêlé avec du tulle ou de la valenciennaise, va parfaitement bien sous cette petite forme.

Broderie : Dos et devant de fichu-guimpe; il se brode au plumetis. — Dessin pour bas de jupon en point de cordonnet, broderie anglaise. — Autre bas de jupon en

¹ Boulevard des Italiens, 11.

point de feston, broderie anglaise. — Passe et fond de bonnet de nuit en point de cordonnet, broderie anglaise. — Dentelle ou volant qui se brode en reprises, avec du fil d'Ecosse fin sur tulle de Bruxelles. — Bouillonné pour bas de manche, il se brode au plumetis. — Poignet auquel se coud cette manche. — Entre-deux pour chemises d'hommes.

LE MARIAGE DE M. DE BALZAC.

Où est M. de Balzac? se demandait-on. Est-il en Hongrie, en Turquie, en Syrie, en Californie?

Consolez-vous, mesdames, M. de Balzac va vous être rendu. Il a fait comme la Galathée de Virgile, *il a fui vers les saules*. L'illustre célibataire, qui a jeté jadis un si gros livre d'aphorismes épigrammatiques à la tête du mariage, s'est converti à l'antique religion de la famille: une Omphale autrichienne a définitivement enchaîné l'Hercule rabelaisien.

Voici comment, assure-t-on, s'est opérée cette conversion aussi éclatante pour le moins que celle de Lola Montès.

M. de Balzac s'était retiré à Vienne. Un jour qu'il se promenait solitairement à travers les rues de Léopoldstad, une forte averse l'obligea à chercher un refuge sous l'abri d'une porte cochère. Il était là depuis un quart d'heure, consultant d'un œil inquiet l'horizon parsemé de grands nuages gris qui annonçaient un redoublement de déluge, lorsqu'il aperçut tout en face de lui, à travers les interstices des rideaux de soie d'un premier étage, une jeune femme qui semblait le contempler avec une certaine curiosité.

L'auteur inoadé d'*Eugénie Grandet* se hâta de redresser le col de sa chemise, il boutonna sa redingote, brossa avec son coude son feutre légèrement recoquillé par la pluie, et après avoir promené sur le reste de sa toilette un regard rassuré, il prit la fière contenance d'un vainqueur. Les rideaux continuaient de s'agiter, et de minute en minute une tête blonde venait s'assurer si le promeneur stationnaire était toujours à son poste.

M. de Balzac ne se préoccupait plus de l'état du ciel; le paradis s'était abaissé jusqu'à ce premier étage qui semblait promettre pour l'avenir au célèbre romancier

d'innénarrables blandices. Tout à coup un domestique sort, un parapluie à la main, de la maison habitée par l'inconnue, s'avance respectueusement vers M. de Balzac, et lui dit que sa maîtresse, touchée de la situation fâcheuse où il se trouve, le prie de vouloir bien accepter un parapluie.

L'illustre écrivain prend le parapluie, se retourne vers la mystérieuse fenêtre, et, soulevant son chapeau, envoie en partant à la tête blonde un salut et un regard.

Le lendemain, il va aux informations, et apprend que la personne qui habite le premier étage de la maison devant laquelle il a stationné la veille, est une jeune dame de la plus haute distinction.

Plus de doute, l'auteur de la *Comédie humaine* a enlevé un cœur d'assaut, et quel cœur ! Un cœur de dame Autrichienne.

Vers trois heures, M. de Balzac, bien convaincu qu'il va achever l'aventure ébauchée la veille, se présente chez la dame, portant sous son bras gauche le nœud de l'intrigue, je veux dire le parapluie si gracieusement prêté. Il est sur-le-champ introduit, et il commence par remercier l'inconnue du service qu'elle a bien voulu lui rendre dans un moment surtout où la rue était veuve de voitures.

Mais, chose étrange ! la dame ouvre de grands yeux étonnés, et ne semble pas du tout reconnaître son partner aux œillades de la veille.

— De quel service voulez-vous parler ? lui demande-t-on avec un air glacial.

— N'est-ce pas vous, madame, qui avez bien voulu m'envoyer ce parapluie par un de vos valets ?

La dame, qui commence à comprendre, ne peut retenir un sourire. A cet'e vue, l'écrivain ne sait plus trop quelle contenance tenir.

— Ah ! ce parapluie, dit enfin la dame, oui. J'avais oublié. . . je vous remercie d'avoir pris la peine de me le rapporter vous-même.

— Mais enfin, madame, reprit M. de Balzac d'un ton où perçait un peu trop le triomphe, ne pourrai-je savoir ce qui m'a valu cette flatteuse obligeance ? car je ne suppose pas que vous prêtiez des parapluies à tous les promeneurs pris au dépourvu ?

— Mon Dieu ! monsieur, répondit son interlocutrice, puisque vous êtes si curieux, il faut bien vous satisfaire : j'attendais quelqu'un.. qui devait se trouver juste à l'endroit que vous occupiez... votre présence...

— Vous importunait, interrompit M. de Balzac, qui, prenant tout à coup son parti en brave, se mit à éclater de rire.

— Pas précisément, répondit la dame, mais me gênait un peu.

— Et alors, pour que je ne vous gênisse plus, vous m'avez envoyé...

— Ce parapluie, j'en conviens.

— Eh bien, madame, continua le romancier, quoique je ne joue pas précisément le beau rôle dans cette pièce *orangeuse*, je ne veux pas être moins franc envers vous que vous ne l'avez été à mon égard. Je vous avouerai donc que je m'étais trompé du tout au tout. J'avais supposé...

— Oui, interrompit la dame en riant, les Français prennent souvent les apparences pour des réalités.

— Et les parapluies pour des messages amoureux, cela est vrai, madame.

La conversation se poursuivit pendant quelques instants sur ce ton, l'illustre écrivain continuant à s'immoler de la meilleure grâce, si bien que cette entrevue en amena une autre, et que, d'entrevue en entrevue et de fil en aiguille, M. de Balzac se trouva un beau matin très-comfortablement abrité sous le parapluie conjugal.

M. de Balzac se dispose à se rendre à Paris, où il va désormais fixer sa résidence. Il a, à cet effet, acheté un très-magnifique hôtel situé dans le quartier Beaujon. Puisse cet hôtel lui rester toujours !

En général, poètes et écrivains ont de la peine à conserver leurs propriétés. Les *Jardies*, cette première villa de M. de Balzac, appartiennent aujourd'hui à un notaire ; *Monte-Cristo*, l'ex-séjour oriental de monsieur Alexandre Dumas, est, à l'heure qu'il est, dans la possession d'un huissier. A qui appartiendrez-vous bientôt vous mêmes, ô Milly, ô Saint-Point, dont les vers du poète, ainsi que le dit M. de Lamartine, avaient emporté le nom sur leurs ailes, comme les colombes portent sur le collier, au delà des bois, le nom ou le chiffre des amants qui les ont apprivoisées !



2476.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Toilettes de chez soi. Robe en soie garnie de volans et Robe en drap zéphir, par
M^{me} de Baugé, r. S^{te} Anne, 44.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.



L'HOTEL DE M^{lle} RACHEL.

LES MILLE ET UNE NUITS DE 1849.

Nous empruntons à *l'Entr'acte* quelques détails sur le nouvel hôtel de M^{lle} Rachel.

J'ai voulu voir, j'ai vu.
Athalie.

Cette épigraphe me dispense des explications. Je dis tout de suite que, dans la rue Trudon, n° 4, la maison qui appartenait à M. Waleski, le diplomate, est devenue, depuis un an, la propriété de M^{lle} Rachel, l'actrice du Théâtre-Français. Cent mètres en composent toute la surface, et cependant rien de ce que demande le plus ingénieux confortable n'y est oublié. J'en laisse la description aux plumes techniques qui, passant de la cave, où seront richement logés trois chevaux, s'élanceront à travers un escalier magiquement éclairé, terminé par une cloche annonçant l'arrivée des visiteurs, et conduisant à quatre pièces (deux au premier, deux au second), qui sont tout l'appartement de la tragédienne; mais quelle richesse, quel goût, quelle élégance, quelle intelligence d'appropriation ont présidé aux ornements de ces pièces, auxquelles attient un boudoir à la chinoise! La seule tenture de ce dernier, en soie jaune, brochée de sujets spéciaux, coûtera 4,700 fr. Le total de l'ameublement, dont Monbro fournit les bronze et les dorures, s'élèvera à 80,000 fr. La salle à manger, décorée de peintures étrusques, est l'ouvrage de M. Charles Valet. Sous des formes allégoriques nouvelles, huit muses sont représentées dans les cadres du salon, laissant galamment à la neuvième, *qui sera vivante*, le reste de l'espace, pour le parcourir avec bonheur. Un lit magnifique, dressé sur une estrade, répondra aux superbes dispositions de la chambre à coucher, dont, comme partout, les vitres sont d'une seule glace, et le fond blanc, rehaussé d'or avec de charmants accessoires. La salle de bain est d'une entente parfaite: l'eau y vient sans cesser d'alimenter toutes les parties utiles du bâtiment, dans lesquelles elle arrive froide, chaude ou tiède à volonté. Le style général de cet appartement est Louis XV, en ce qui touche à l'habitation de la personne principale, mais le reste se conforme aux besoins de la vie actuelle et ren-

ferme nombre de succursales très-commodément distribuées. Tout cela est l'œuvre d'un jeune architecte, déjà connu par d'excellents travaux, M. Charles Duval, qui, joint à la science profonde de son art, a le mérite d'une imagination des plus remarquables. Ainsi, dans une localité à ce point restreinte, l'artiste a su trouver tout ce que l'opulence et le caprice peuvent désirer de curieux et d'agréable. Cet hôtel lui fera le plus grand honneur. M. Muller, peintre de beaucoup de distinction, achève en ce moment les figures du Parnasse rajeuni, placées dans les encadrements du salon. Enfin, c'est M. Barbier, tapissier renommé, qui fournit les meubles, dont chacun est d'une rare somptuosité. Deux lettres s'enlacent dans cette dernière pièce, et tranchent d'or, sur un fond rouge, A. R. pour signifier *Alexandre Rachel*, le fils et la mère. On y avait mis d'abord R. F., *Rachel-Félix*, mais cela pouvait faire équivoque avec *République française*, on a changé le médaillon. On estime à 150,000 fr. les dépenses d'architecture, lesquelles s'unissant aux chiffres ci-dessus, et au prix d'acquisition, qui est de 97,000 fr., prouvent qu'en France, pour s'enrichir, le talent est toujours un moyen aussi sûr que fécond. Les ouvriers se hâtent pour avancer l'installation de M^{lle} Rachel, qui, dans son impatience, a déclaré *qu'elle mourrait* si elle n'entrait pas en possession à la fin du mois. Figure de rhétorique.

UNE GRANDE CHANTEUSE.

M. Adolphe Adam vient de faire une découverte. Il a rencontré une cantatrice délicieuse, où? sur un petit théâtre. S'il nous en souvient, M. Adam a écrit pour cette chanteuse, il y a une quinzaine d'années, de jolis airs é happés à sa verve juvénile, et la prima donna en question les interprétait alors avec beaucoup de goût et de facilité. On dirait que M. Adolphe Adam ne s'en aperçoit que d'aujourd'hui; il n'en rend pas moins pleine justice, dans son feuilletou de *l'Assemblée nationale*, au talent de la chanteuse.

Il ne faut pas croire, dit-il, que la musique n'existe que dans les grands théâtres et les églises, on la rencontre partout. Il y

a quelques jours, je suis entré dans l'un de nos petits théâtres et j'y ai entendu une délicieuse cantatrice.

Sa voix est faible, mais bien timbrée, d'une justesse irréprochable, et puis elle chante avec un charme et un style que je ne reconnaissais qu'à bien peu de nos grandes cantatrices.

Mais où donc, me direz-vous, avez-vous découvert cette merveille inconnue?

Inconnue! mais depuis vingt ans vous l'applaudissez, depuis vingt ans vous la trouvez toujours jeune et charmante.

Seulement, vous n'avez vu en elle qu'une adorable comédienne, et moi, je vous dis que c'est une grande chanteuse.

Si l'art du chant consiste dans le goût, la pureté, la finesse et le charme, vous ne trouverez pas de meilleure cantatrice que Déjazet.

Auber, qui l'applaudissait à côté de moi, me disait :

« Ajoutez un rien à ce filet de voix, quel trésor ce serait pour l'Opéra-Comique ! »

Malheureusement pour nous, Déjazet sait trop qu'il manque ce *rien* à sa voix : elle n'a jamais osé et n'osera jamais chanter l'opéra, et ce sont les auteurs de vaudeville qui ont profité de son talent.

Plaignez les musiciens, ils en sont réduits à aller applaudir Déjazet, et si elle l'eût voulu, c'est elle qui les eût fait applaudir.

UNE PROPOSITION DRAMATIQUE.

M^{me} Sophie Gay a publié dans *la Presse* une suite de très-spirituels feuilletons sous le titre de *Courrier de Versailles*. Il y a dans un de ses derniers feuilletons une foule de choses spirituelles, mais nous y trouvons aussi une idée assez singulière : M^{me} Sophie Gay ne propose rien moins que de transporter à Versailles le théâtre de l'Odéon.

Rien n'empêcherait, dit-elle, que Versailles, déjà consacré à la peinture, à la sculpture et aux sciences, ne le fût à la poésie, à la musique et à l'art dramatique.

Son théâtre, mis sous la direction d'un homme lettré, connaisseur en musique, devrait être le théâtre d'essai des talents en

tous genres que leur intelligence, leurs avantages naturels destinent à réussir.

La possibilité de se rendre de Paris à Versailles en trois quarts d'heure, et même moins, assurerait aux premières représentations des ouvrages qui ne peuvent parvenir à se faire jouer à Paris la présence d'un public nombreux et éclairé, dont les arrêts seraient aussi redoutés qu'ambitionnés.

On y venait bien applaudir les décorations du *Déluge*, de ce mélodrame biblique, monté avec tant de soin par un directeur habile, et cela quand il n'y avait pas de chemins de fer.

On y viendrait bien plus encore, attiré par de bonnes pièces ou de bons acteurs, et rassuré par la crainte d'être obligé de dé-coucher.

Au lieu de cela, on alimente le théâtre de Versailles, par des vieilleries très-honorables, mais par trop connues et mal exécutées.

Loin d'y protéger le début des jeunes talents, on y multiplie les retraites des talents usés ; c'est le dernier refuge des voix éraillées et des visages fanés.

Ces chanteurs invalides se battent contre un orchestre où les instruments de cuivre restent d'ordinaire les maîtres du champ de bataille ; et cependant il est, en général, bien composé et bien dirigé ; mais il ne faut qu'un traître en harmonie pour en changer les délices en tortures, et les plus belles compositions de Meyerbeer lui-même ne sauraient résister à l'atteinte d'un *couac* impertinent.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. — *Le Testament de César.*

Nous avons à constater une grande solennité littéraire, une soirée vraiment triomphale, qui a prouvé d'une manière éclatante que la Comédie-Française peut obtenir un magnifique succès de tragédie sans le concours de M^{lle} Rachel.

C'est qu'en effet *le Testament de César* est interprété avec une supériorité incontestable. Ligier, Beauvallet, Geoffroy, M^{lle} Bro-

han, M^{me} Mélingue, M^{lle} Rimblot, M^{lle} Nathalie, ont excité les plus vifs applaudissements.

M. Jules Lacroix, seul auteur nommé, a eu l'heureuse audace de lutter avec Shakespeare et Voltaire. Il a fait une œuvre où respire un profond sentiment de l'art, mais où il a peut-être trop imité l'auteur anglais.

Rien n'est plus gracieux que le premier acte. César, le maître du monde, le conquérant qui a soumis la Gaule, l'Afrique et l'Égypte, est aux pieds de Cythéris, courtisane grecque qui l'admire jusqu'à l'adoration. Cythéris demande à César la couronne qui orne son front; elle gardera ce laurier comme un gage d'amour, et chaque fois qu'un danger menacera César, une feuille de laurier, discrètement envoyée, viendra l'en avertir.

Mais le drame rentre bientôt dans une sphère moins idéale. César a fait son testament, dont le secret est confié à Marc-Antoine. Cependant, César veut partager avec son fils Brutus l'empire du monde; mais Brutus est inflexible; il est républicain, et il a haine du tyran, fût-il son père.

À côté de cette âpre et sauvage figure apparaissent Octave, le futur héritier de l'empire, grâce à une substitution de testament, et la belle Cléopâtre, et Cassius, et Porcia, et la femme de César, cette Calpurnie qui ne pouvait pas être soupçonnée.

Un complot est tramé contre César. Il reçoit un message de Cythéris, mais il n'en tient pas compte, et se rend au sénat, où il est assassiné. Cette scène produit un effet prodigieux.

Au dénoûment, Brutus s'enfonce un poignard dans le cœur. C'est la morale de la pièce.

Des allusions nombreuses ont été saisies et applaudies avec chaleur; mais l'ouvrage de M. Jules Lacroix pouvait se passer de cet à-propos politique. Son *Testament de César* est une œuvre habilement travaillée, d'un style plein de largeur, et qui, du commencement à la fin, tient le public en haleine.

Le succès du *Testament de César* est un des plus brillants que puisse revendiquer la Comédie-Française.

Au milieu des beaux vers du *Testament de César*, nous avons remarqué et nous citons

l'hymne d'Orphée que chante Cléopâtre. Voici cette charmante chanson antique :

Mère des hommes et des dieux,
O principe de toutes choses,
Qui fais éclore dans les cieux
Spacieux,
Les étoiles comme des roses,

O déesse du bon conseil,
Nuit qui régnait avant Saturne,
Toi qui baises le front vermeil
Du sommeil,
Bercé dans son vol taciturne;

Comme les grappes du pressoir,
Tords les pavots lourds de Morphée
Sur le pâtre qui, vers le soir,
Vient s'asseoir,
L'oreille ouverte au chant d'Orphée.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Le Moulin des Tilleuls.*

M. Maillart, le brillant auteur de *Gastibelza*, vient d'obtenir un nouveau succès, bien franc, bien légitime. Le compositeur a semé à profusion les simples et gracieuses mélodies sur un libretto où MM. Maillan et Cormon ont prodigué à plaisir les situations musicales.

Ce libretto rappelle un peu le genre du *Chalet*. Robert, en partant pour l'armée, a laissé à son ami Trichard son moulin des Tilleuls à exploiter, et il lui a confié une jeune fille, nommée Justine, qu'il épousera quand il aura son congé.

Or, Robert a eu des aventures; il a compromis une jeune fille, la jolie Mariette, et il a tué un caporal. Traduit devant un conseil de guerre, il a été condamné à mort; mais au moment où il était conduit au supplice, l'ennemi a paru; Robert a pris un fusil, a enlevé un drapeau, et il a obtenu, avec sa grâce, le grade de caporal.

Au pays, on le croit mort, et il arrive juste au moment où la charmante Justine vient d'épouser Trichard. Celui-ci cache son mariage à Robert, qui n'entendrait pas raison sur ce chapitre. Rien n'est plus comique que les frayeurs du pauvre Trichard.

Justine a recueilli une jeune fille, c'est Mariette. La reconnaissance de Robert et de Mariette est des plus tendres; c'est Mariette qu'il aime, et Mariette le lui rend bien.

Robert dit à Trichard :

— Mon ami, tu trouveras un bon mari à Justine.

— C'est fait, répond Trichard avec joie, je suis son mari depuis midi trente-cinq minutes.

Et tout le monde s'embrasse.

Cela est vif et gai. La musique est charmante ; presque tous les morceaux ont été applaudis, particulièrement un duo chanté par M^{lles} Lemercier et Meyer, et de délicieux couplets parfaitement dits par Hermann-Léon. Une romance chantée par M^{lle} Meyer est d'une naïveté ravissante : c'est tout à fait le style de Grétry. Le succès du compositeur et des artistes a été complet.

L'ALBUM D'EUGÈNE DE LONLAY, 1850, se compose de 12 romances, bluettes, contilènes gondolines, mises en musique par MM. Auguste MOREL, Ernest BOULANGER, Victor MASSÉ, Ch. DELIOUX, D. FOURNIER, Ph. de BRAY, Eug. AUMONT, A. DE CROISILLES, Louis ABADIE et feu le comte Ab. D'ADHÉMAR.

Ce recueil poétique et musical, le plus beau de l'année, est précédé d'un titre artistique de P. Langlade, tiré en couleurs or, vert, blanc et brun, par Appert, et orné de 12 magnifiques lithographies d'AUMONT et LEROUX, d'après les dessins de BAYOT BABOEU, LAPITO, A. MELBYE, VIDAL, etc.

La variété des sujets, l'élégance de la musique et le luxe de l'édition dépassent tout ce qui a été fait jusqu'à présent dans le même genre.

MM. Ponchard, Géraldy, Poultier, Tagliafico, Iweins-d'Hennin, M^{mes} Sabatier, Iweins-d'Hennin, Lefebure-Wely, Miolan, Hennelle, Rabi, etc., s'emparent déjà de ces fraîches inspirations, dont l'immense succès n'est pas douteux.

A ce Numéro est jointe la planche 2476.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 30 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

On parle beaucoup des effets merveilleux obtenus à l'aide d'une préparation connue sous le nom d'*Eau et Elixir Fattel*. Rien de plus extraordinaire que la promptitude avec laquelle on voit les caries les plus intenses, les odontalgies les plus rebelles, céder à l'influence de cette eau, qui laisse toujours dans la bouche un parfum des plus suaves. Prix du flacon : 10 fr., avec la brochure explicative contenant des conseils importants sur les dangers des dents à crochets, et sur les avantages des nouvelles dents sans crochets. Rue Saint-Honoré, 363. (Affranchir avec un mandat sur la poste.)

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

GOWLAND'S LOTION, FOR THE COMPLEXION. GUERLAIN, rue de la Paix, 11. Préparation anglaise pour blanchir et rafraîchir la peau, et enlever les taches de rousseur. Ce précieux Cosmétique, généralement adopté depuis long-temps par les dames anglaises, jouit maintenant, à Paris, d'une réputation et d'un succès bien établis par toutes les expériences qui en ont été faites dès son importation en France par GUERLAIN. C'est en effet le seul agent efficace contre les efflorescences et éruptions cutanées, contre le hâle, le tiquetage de la peau, les taches de rousseur, etc., etc.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les Etoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires ; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées ; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

EAU du D^r BREMSEK, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir ; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)